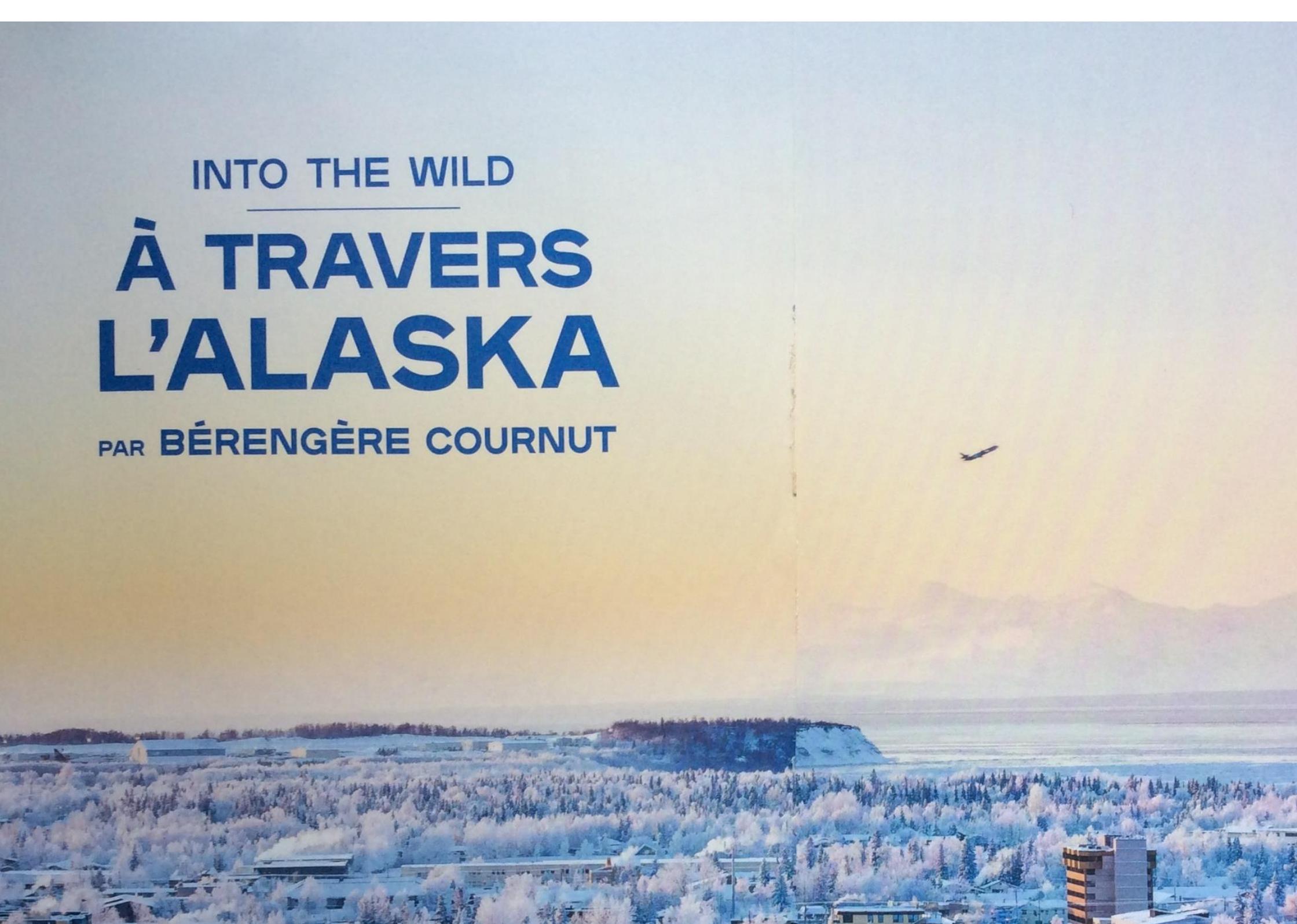


INTO THE WILD

À TRAVERS  
L'ALASKA

PAR BÉRENGÈRE COURNUT



Alaska. Je fais partie de ceux pour qui ce nom est un rêve, un vieux rêve un peu flou – un rêve qui a longtemps parlé à ma place. Il y a quelques années, j'ai créé un personnage de femme nommée Nanoushkaïa, qui traversait un pays nommé Alaskaïa. Je n'avais pas vraiment conscience, alors, de la proximité de l'Alaska réel avec la Sibérie russe qu'on nous montre toujours diamétralement opposés sur les cartes – et qui ne sont séparés que par un détroit de 83 kilomètres. Mon cerveau, cependant, avait fait le lien. Et Nanoushkaïa, qui se promenait dans la plaine gelée avec un orme de verre sur le dos, rencontrait une succession d'êtres étonnants. Qu'en est-il vraiment ? Qui sont les peuples d'Alaska ? Moi qui ai assez longuement étudié les Inuits du Groenland et de l'Arctique canadien pour écrire *De pierre et d'os*, je ne sais pas grand-chose de l'autre bout de l'arc inuit qui coiffe notre planète. Car c'est bien sur 6 000 kilomètres, de la côte est du Groenland jusqu'à la région du détroit de Béring, que se développe encore aujourd'hui cette civilisation millénaire, premier témoin des changements climatiques dans une région qui se réchauffe environ cinq fois plus vite que le reste du monde.

Mais on ne se propulse pas comme ça dans l'Arctique. Il faut y aller par palier, comme disent les plongeurs. Surtout en

janvier, lorsque la nuit règne entre dix-huit et vingt-quatre heures par jour selon l'endroit où l'on se trouve en Alaska. Aussi le voyage commence-t-il à Anchorage, capitale économique du pays, nichée au centre de la côte sud. Je dis « pays » plutôt qu'État parce que, d'ici, le reste des États-Unis paraît un peu loin – on les désigne d'ailleurs par un plaisant « Lower 48 », expression qui dit bien l'espèce de fierté qui habite les Américains peuplant le 49<sup>e</sup> État péninsulaire, attaché au nord-ouest du Canada.

En approchant d'Anchorage le 8 janvier au soir, après un long vol dans les nuages, je m'attendais à devoir deviner un vague paysage blanchâtre dans la nuit. À la place, je découvre un genre de féerie telle qu'on en trouve dans les livres de contes. Entourée de ses deux bras de mer glacés et veillée par les montagnes de l'Alaska Range, la ville se livre à moi couverte de givre, éclairée par une lune extraordinairement claire. Un givre épais, généreux, qui, semble-t-il, n'est pas si courant. Je le dois à un froid prolongé sur la plaine côtière, combiné à des brouillards humides. Pas une branchette qui ne soit alourdie par trois centimètres de blanc éclatant. Au-dessus, le ciel est d'un bleu profond, et finalement pas si sombre que ça. Dans les rues relativement désertes, tous les bruits sont assourdis, les voitures passent dans un léger crissement.

Malgré l'heure tardive et le froid glacial (- 25 °C), je ne peux m'empêcher de faire le tour du quartier où j'ai loué une tanière. Partout, de petites maisons décorées avec des lumignons – on se dit qu'ici, les gens savent habiller la nuit.

Le lendemain, une heure avant le lever du soleil, départ pour Kincaid Park afin d'admirer les paysages environnants. Ancienne base de missiles durant la guerre froide, l'extrémité de cette pointe est aujourd'hui un espace naturel où les citadins pratiquent toutes sortes de sports. Aurélie, une Française installée à Anchorage depuis douze ans, vient très souvent y faire du ski ou du *fat-biking*, ce vélo équipé de gros pneus pour la neige. Aujourd'hui, elle m'emmène me promener à pied, sur un sentier escarpé qui m'évoque un chemin des douaniers breton.

Derrière nous, au nord, la lune se couche dans un léger brouillard rose. Au premier plan, coiffée de blanc, Sleeping Lady, aussi appelée mont Susitna. Au loin, dans un bleu pastel qui vibre avec le vert de la mer, Denali le majestueux. Autrefois connu sous le nom de McKinley, en l'honneur du vingt-cinquième président des États-Unis, le Denali s'est vu réattribuer son nom traditionnel par Obama, en 2007. Cela signifie « le grand » dans la langue autochtone koyukon – ce qui est peu dire puisque, avec une altitude de 6 190 mètres, il s'agit du plus haut sommet d'Amérique du Nord. Aurélie et moi montons de quelques pas en nous accrochant aux buissons et passons de l'autre côté de la pointe. Il est presque onze heures du matin, le soleil se lève sur les glaciers de la péninsule de Kenai. L'air est d'une pureté glaciale. Pendant que j'essaie de m'habituer à l'irréalité de cette lumière du Nord, Aurélie me dit, comme ça, en progressant entre les arbustes : « Je suis détendue parce que, à cette saison,

les ours dorment... » Ah. Je n'avais pas pensé à cela, mais la nouvelle me détend aussi, forcément. « En revanche, je vois très souvent des élans ici ! » Nous n'en croiserons pas lors de la balade, mais à notre retour en ville, deux beaux spécimens mâchouilleront tranquillement de petites branches à la clôture d'un jardin.

Le sentier continue vers l'ouest, Aurélie me montre les premiers volcans de la chaîne aléoutienne, dont le mont Redoubt. En 1989, ce stratovolcan massif a éjecté des cendres jusqu'à 14 000 mètres d'altitude. En 2009, nouvelle éruption, accompagnée de plusieurs tremblements de terre. Je prends conscience que tout le sud de l'Alaska continental et l'ensemble des îles aléoutiennes appartiennent à la ceinture de feu du Pacifique. Encore l'an dernier, la terre a tremblé à Anchorage : une fissure dans le mur de la maison où j'habite en témoigne – la propriétaire m'expliquera que, ce jour-là, elle a retrouvé tous les placards ouverts et la vaisselle à terre. Mais ceux qui ont connu le séisme de 1964 en gardent un souvenir bien plus traumatisant. D'une magnitude de 9,2 sur l'échelle de Richter, il est l'un des plus violents enregistrés sur Terre. Durant quatre minutes et trente-huit secondes, le sol a tremblé sur environ mille kilomètres. Sur l'île Kodiak, au sud d'Anchorage, des pans de terre se sont soulevés sur une hauteur de 9 mètres. Les dégâts matériels ont été colossaux et 131 personnes ont perdu la vie à cause des différents tsunamis.

Heureusement, ce n'est pas tous les jours ainsi. La promenade avec Aurélie se finit sur une plage, que nous rejoignons en glissant sur les fesses dans le chemin resserré comme un toboggan. Au loin, des masses grisâtres se déplacent en fumant dans les eaux libres d'un chenal. J'ai d'abord cru que c'étaient des phoques, mais il s'agit de simples morceaux de

glace. Une désillusion moins grande que celle de l'officier William Blight en 1778, envoyé ici par James Cook lors de sa troisième et dernière expédition pour découvrir le fameux passage du Nord-Ouest. Tombant ici sur un énième cul du golfe d'Alaska et revenant de sa mission un peu las, il nomma ce somptueux bras de mer Turnagain Arm, autrement dit « le bras du demi-tour, encore une fois ».

En ce qui me concerne, c'est plutôt le début du voyage, et je suis bien décidée à faire d'Anchorage ce qu'elle est : un ancrage. Au Museum le lendemain, je prends la mesure de l'immensité de ce territoire d'un million et demi de kilomètres carrés, et surtout de la variété des paysages et des populations – les Inuits certes (qui s'appellent ici Inupiat), mais aussi un grand nombre d'autres peuples : Athabascans de l'intérieur, Yupiks, Cupiks, Aléoutes et Alutiqs du Sud-Ouest, Tinglits, Eyaks, Haïdas, Tsimshians du Sud-Est... Ces peuples vivent au bord des rivières ou sur les 50 000 kilomètres de côte que compte l'Alaska, près des glaciers et des montagnes, parfois simplement dans le vide de la toundra. Acclimatés de longue date,

à partir d'animaux chassés – peaux, dents, os, tendons, plumes –, d'herbes cueillies, de bois flottés, d'écorces façonnées, ils donnent l'impression de vies humaines serties dans un environnement apparemment hostile, mais en réalité très riche pour qui sait le comprendre et s'y fondre.

« Passé révolu », diront peut-être certains à propos de ces existences fragiles. Les peuples autochtones ne représentent plus aujourd'hui que 15 % de la population. Sauf que, dans ce musée, du côté de l'art moderne et contemporain, le constat n'est pas si différent : les œuvres réalisées par des artistes autochtones aussi bien que blancs montrent assez qu'en Alaska, il est difficile d'échapper à la nature omniprésente – paysages lumineux ou chaotiques, animaux sauvages démesurés, matières organiques... Peu d'œuvres pourraient avoir été produites ailleurs. Enfin, une salle est consacrée aux ressources, aux nourritures locales. Le saumon y joue un rôle de premier plan, quels que soient la culture, l'ethnie, le milieu social : sa pêche est à la fois une activité ancestrale, un art de vivre et un enjeu économique crucial. Pour plusieurs populations, il est un lien vivant au territoire, entre océans, rivières et terres de l'intérieur – le flux sanguin de l'Alaska.

### *Les peuples autochtones représentent aujourd'hui 15 % de la population*

ils ont mené jusqu'à très récemment – un siècle à peine – une vie qui ne dépendait que de la faune et de la flore spécifiques à leurs territoires. Ici exposés dans de longues vitrines, leurs habits, leurs outils sont d'une ingéniosité et d'une beauté confondantes. Tout entiers confectionnés

Le pouls étant pris dans ce Sud tout relatif, il faut maintenant gagner le cœur du pays. En temps ordinaire, et normalement en toutes saisons, on peut prendre un train de l'Alaska Railroad, la compagnie ferroviaire historique, construite au début du xx<sup>e</sup> siècle pour répondre au nouvel afflux de voyageurs qu'occasionnait la recherche de l'or. Aujourd'hui, la montée depuis le sud du pays jusqu'à Fairbanks, au centre, se fait dans de gros wagons confortables. Mais pour moi, ce sera le bus, car les températures extrêmes et prolongées



LAC GELE RECOUVERT PAR DES EAUX DE FONTE

obligent la compagnie à annuler les trains en ce début de mois de janvier. On est d'ailleurs priés d'emporter de la nourriture et des vêtements chauds.

Sept heures du matin dans la gare un peu désuète d'Anchorage. Les deux bus affrétés ne sont pas les gros véhicules de tourisme auxquels je m'attendais. Ils ressemblent plutôt aux transports scolaires de mon enfance. En montant à bord, je constate qu'il fait bien froid. Mauvais signe : un couple d'Alaskiens a revêtu des tenues de ski. Ça va se réchauffer lorsqu'on va rouler, se dit-on entre passagers pour s'encourager. Après une heure de route dans le noir, nous comprenons notre douleur : le chauffage est à fond, le haut de la vitre avant ne dégivrera pas. Ce sera huit heures de bus à une température ambiante de 7 ou 8 °C. Au premier arrêt,

je file chercher dans le coffre à bagages une doudoune que j'enfile sous ma parka, des gants, un bonnet et des chaufferettes que je dépose au fond de mes bottes. Autorisés, voire encouragés à le faire par le chauffeur lui-même, certains passagers choisissent plutôt l'option alcool en allant quérir du whisky à la station-service. Dans quelques heures, un petit groupe chantera à tue-tête pour souhaiter un joyeux anniversaire à une certaine Margaret.

Pour ma part, désormais suffisamment couverte et armée d'un grand gobelet de café, je me concentre sur le paysage. Vers 10 heures, les premières lueurs de l'aube apparaissent, et avec elles les premières montagnes. À mesure que le jour se lève, leur blancheur devient de plus en plus éclatante, leurs arêtes de plus en plus tranchantes. Le Denali grossit sur la gauche.



LA RIVIERE CHULITNA, VUE DEPUIS LA ROUTE ANCHORAGE-FAIRBANKS

Par comparaison avec les montagnes plus proches, ses pentes relativement douces ont quelque chose d'hypnotique. Nous le dépassons, la route continue. Il est difficile de décrire cela, les heures de sommets enneigés, la lumière bleue et verte, les sapins de plus en plus épars, de plus en plus hauts et fins – comme si l'altitude et la latitude Nord s'amusaient à les déplumer un à un. Par moments, il est des vues plongeantes sur des rivières gelées, s'écoulant librement par endroits, là où passent des sources chaudes. Je l'ai dit : on est en pays volcanique, magmatique – la chaleur du centre de la Terre et le froid extrême se côtoient, créant d'étranges contrastes. Autour, très peu de traces d'occupation humaine, à part la route. Nous croisons seulement de gros camions, des élans brouillent des végétaux plus que givrés sur les bas-côtés. J'imagine qu'en été, la région est davantage fréquentée, que des marcheurs, des grimpeurs, des touristes plus ou moins sportifs occupent les cabines planquées ici ou là sur les routes secondaires. Mais, en ce mois de janvier, j'ai un peu l'impression de rouler vers la Lune.

Arrivée à Fairbanks en début de soirée, bien après que le paysage est retombé dans son mystère et son obscurité. J'ai loué une petite maison donnant sur l'une des deux rivières qui traversent la ville, afin d'avoir une vue dégagée et ainsi augmenter mes chances de voir une aurore boréale. Par son climat continental, Fairbanks est l'une des régions les plus propices pour assister à ce phénomène. L'endroit est très confortable – la seule chose qui me chiffonne est la devise dans l'escalier : « *God – Guns – Freedom* ». En même temps, comment oublier que les États-Unis, et a fortiori l'Alaska, sont une terre de pionniers ? Que foi et munitions ont été grandement nécessaires

pour survivre ici, lorsqu'on arrivait du sud plein d'illusions ? Aujourd'hui, je débarque d'Europe en avion et je traverse l'État en dix jours avec un sac de 15 kilos. Il y a cent vingt ans, les prospecteurs d'or se déplaçaient à pied sur les chemins avec des chargements atteignant une tonne par personne. À certains endroits, ils pouvaient même être refoulés par la police montée s'ils n'avaient pas l'équipement jugé suffisant. Et tant pis s'ils étaient ainsi exposés à un lent cheminement dans le froid, le verglas ou la boue, ainsi qu'aux ours et autres animaux sauvages.

### *Les prospecteurs d'or se déplaçaient à pied sur les chemins avec des chargements d'une tonne par personne*

Aujourd'hui, Fairbanks est la deuxième ville de l'État par son nombre d'habitants. Ça n'en fait jamais que 32 000, mais ce n'est pas si mal lorsqu'on pense que beaucoup des villes nées de la ruée vers l'or ont très rapidement périclité ensuite. À l'époque, dès qu'un filon était découvert quelque part, des gens affluaient de toute l'Amérique, les villes poussaient comme des champignons. D'abord quelques baraques, puis, un ou deux ans plus tard, des auberges, des hôtels, des banques, des écoles. Car, contrairement à l'idée qu'on se fait spontanément, ce ne sont pas uniquement des hommes seuls qui ont cédé à la fièvre de l'or. Des couples et des femmes ont également fait le voyage. Quelques-unes d'ailleurs sont restées célèbres, comme Mattie Crosby, dite Miss Tootsie.

Née en 1884 dans le Maine, cette jeune Afro-Américaine arriva en Alaska à l'âge de 16 ans, avec la famille blanche qui l'avait adoptée lorsqu'elle était enfant. Quelques années plus tard, elle épousa un mineur de la région de Fairbanks, mais le mariage ne dura pas. Elle s'établit à Flat et tint pendant plus de trente ans un luxueux établissement de bains doublé d'un bordel. En remarquable femme d'affaires, elle possédait également plusieurs propriétés minières, faillit se noyer trois fois en cherchant à s'y rendre en traîneau à chiens, perdit un œil et ses cheveux lors d'une de ses expéditions glaciales. Ses perruques de différentes couleurs faisaient croire à certains que plusieurs femmes noires habitaient en ville, mais elle était bien la seule, n'ayant croisé aucun autre Noir durant les trente premières années de sa présence en Alaska. Morte à Fairbanks en 1972, à l'âge de 88 ans, elle laisse, paraît-il, à ceux qui l'ont connue un souvenir impérissable. Tu m'étonnes...

*La température de  $-35^{\circ}\text{C}$   
est une sévère alerte contre toute  
forme d'imprudence*

Aujourd'hui, l'exploration minière continue dans la région, mais c'est surtout la construction du Trans-Alaska Pipeline en 1974 qui a contribué à faire de Fairbanks la deuxième ville de l'État. Après l'or jaune, l'or noir donc. Longtemps deuxième producteur de pétrole brut des États-Unis, l'Alaska est désormais passé sixième, mais son économie dépend toujours largement de cette ressource. Une promenade en

ville rappelle cependant une réalité plus ancienne. Derrière une vitrine sale, des monceaux de fourrures véritables : ours et loups bien sûr, mais aussi castors, gloutons, renards, caribous... Pour la plupart, ce sont des peaux entières, comprenant encore la tête et les pattes. À l'époque où l'Alaska appartenait aux Russes – depuis la découverte du détroit de Béring par le navigateur du même nom vers 1736 jusqu'à son rachat par les États-Unis en 1867, pour 7 millions de dollars –, la principale ressource du territoire était la fourrure des loutres de mer. Elles furent tuées par centaines de milliers, jusqu'à épuisement quasi complet des populations. Aujourd'hui, les mammifères marins sont protégés, mais les gens continuent de faire des chapeaux, des gants, des manteaux avec d'autres peaux – tout simplement parce qu'elles sont un excellent rempart contre le froid.

Depuis mon arrivée en Alaska, du fait de l'ambiance hivernale et de la difficulté de faire quoi que ce soit sans voiture, je mange essentiellement des conserves et des flocons d'avoine. Ici, à Fairbanks, je profite d'un relatif confinement dû au froid pour guetter les aurores boréales, encouragée par les prévisions optimistes du Geophysical Institut de l'université d'Alaska. Pour l'instant, la Chena River gelée et ses rives couvertes d'une épaisse couche de neige ne reflètent rien d'autre que la lumière de la lune. Lorsque, au deuxième jour, nuages et brouillard font une arrivée massive, je dois renoncer à l'espoir d'observer le phénomène céleste, mais le coton rosâtre qui s'est installé sur la ville donne à ce décor quelque chose d'apaisant et de surréel.

Fin de la troisième matinée, le jour et le brouillard se sont enfin levés. Le Morris Thompson Cultural Center



FAIRBANKS, A 200 KILOMETRES AU SUD DU CERCLE ARCTIQUE

est situé sur la rive opposée, à une centaine de mètres à vol d'oiseau. Je ne dis pas que l'idée de traverser la rivière gelée pour m'y rendre plus vite ne m'a pas effleuré l'esprit, mais la température de  $-35^{\circ}\text{C}$  est une sévère alerte contre toute forme d'imprudence. Je gagne la passerelle voisine en quelques minutes, puis un petit parc désert. Les seuls individus que je croise ressemblent à des soldats en opération secrète, visage camouflé. L'air qu'on

respire est si sec, si froid, que je le sens aller et venir jusqu'au fond de mes poumons – étrange sensation qui, paradoxalement, s'apparente à une légère brûlure.

Morris Thompson, le fondateur de ce centre où je finis par m'abriter, était fils d'une femme koyukon et d'un Blanc venu de l'Indiana. Né en 1939, il fut une personnalité politique influente de la région, jusqu'à se hisser à la tête du Bureau des affaires indiennes d'Alaska, puis à celle de



PECHE AU SAUMON DANS LE GOLFE GELE DE KOTZEBUE

*Je sais que je suis une ancienne habitante de ces régions-là, à l'époque où l'on y poursuivait les mammouths*

la corporation indigène Doyon Limited. Les corporations indigènes d'Alaska sont un système de propriété des terres et de leurs ressources gérées par les communautés autochtones elles-mêmes – un arrangement trouvé dans les années 1970 avec le gouvernement américain après différentes spoliations. Aujourd'hui, ce centre est le point de rencontre des cultures autochtones et blanches, passées aussi bien qu'actuelles, ouvert aux touristes comme aux membres des communautés de la région.

Dans une salle, deux hommes regardent en boucle un petit film sur le territoire koyukon. Michael et Kenneth ont environ 45 ans. Ils sont d'Allakaket, un village d'une centaine d'habitants, à quelques centaines de kilomètres au nord-est de Fairbanks. On engage la conversation. Ils me demandent d'où je viens et ce

qu'on chasse chez moi. Un peu surprise par la question (j'habite à Besançon...), je réponds tout de même « *boar* », du sanglier. Ils comprennent « *bear* », de l'ours, et n'ont pas l'air plus étonnés que ça. Quand j'insiste : « Non, non... *boar* ! », leurs yeux s'écarquillent. Ils veulent savoir quel goût ça a, comment ça se cuit. « Longtemps », je dis. « Comme l'ours en fait », me répondent-ils. Voilà, c'est ça – enfin, je suppose...

Nous parlons finalement assez longuement et je leur demande comment est la terre autour de chez eux, s'ils ont remarqué des changements récents. « Oh, bien sûr », répond Kenneth. Par exemple, il y a deux ans, en chassant sur la toundra, il a senti pour la première fois une odeur bizarre. Il avait peur, parce que ça ne ressemblait à rien de ce qu'il connaissait. Il a avancé le fusil pointé... jusqu'à une faille d'environ deux mètres de haut : un effondrement du sol dû au dégel du permafrost. L'odeur épouvantable venait de là, probablement de vieilles matières organiques en décomposition. Évidemment, ça l'inquiète, parce que personne n'a jamais vu ça auparavant.

Il craint pour les animaux qui pourraient se trouver coincés dans ces trous...

Au retour, en fin d'après-midi, j'ai l'impression que la température a encore baissé – le fameux « ressenti » atteint ce jour-là les  $-41^{\circ}\text{C}$ . Pour la première fois, malgré l'équipement, je me dis que ce froid est vraiment intolérable. J'ai hâte d'arriver. Mais à la porte, le petit code-serrure reste inopérant. Après plusieurs vaines tentatives, je réalise avec horreur qu'en bidouillant la poignée tout à l'heure, j'ai verrouillé le logement de l'intérieur. J'essaie d'appeler les propriétaires mais, c'est cocasse, à cette température, l'écran tactile du téléphone ne veut rien savoir de mon doigt trop froid. Je dois trouver refuge chez un voisin – et vite. Le premier ne répond pas malgré la lumière, mais un second, Jim, militaire à la retraite, vient m'ouvrir en boitillant. Je ne le dérange pas : il était juste en train de regarder un match de football américain avec son chien. Au mur, une collection de casquettes empilées tel un totem, au sol quelques croquettes. Jim a fait une partie de sa carrière en Allemagne, dans les années 1960. L'Europe lui paraît loin désormais. Ça l'amuse de me voir là. Il trouve le moyen de m'aider en appelant d'autres voisins qui, le lendemain, chercheront à m'apercevoir, à me parler. Mais trop tard : ce matin-là, je dois quitter l'Alaska continental pour rejoindre la côte arctique.

La ville que j'ai choisie pour mon baptême polaire s'appelle Kotzebue. Elle se situe au nord-est du détroit de Béring. Je tenais à cette région à cause de son nom. Ou plutôt de celui que lui donnent les archéologues, en référence à l'ancien pont terrestre qui reliait autrefois l'Asie à l'Amérique : la Beringie. On pense que les premiers peuplements du Nouveau Continent se sont faits par ce passage lors de la dernière période glaciaire, il y

a environ 20 000 ans. Certains rêvent qu'ils sont enfants cachés de célébrités, moi j'affirme que mon prénom – Bérengère – témoigne d'un passé nomade et paléolithique. Je sais que je suis une ancienne habitante de ces régions-là, à l'époque où l'on y poursuivait les mammouths.

Évidemment, depuis, les temps ont changé. À présent, pas d'autre moyen de relier Kotzebue qu'un petit périple aérien, la bourgade n'étant desservie par aucune route. Dans l'ultime avion qui va me faire toucher l'Arctique, la majorité des passagers sont inuïats. Je voyage près d'un couple accompagné de deux enfants en bas âge et de leur grand-mère. Plus Brigitte Fontaine que babouchka, la grand-mère. Cheveux courts, doudoune noire, jeans et baskets sur des jambes maigres. Tandis que l'avion décolle et que l'un des bébés pleure, je me laisse bercer par sa voix rauque : elle chante, elle cajole le malheureux – inlassablement. J'ai souvent lu



LEANN ET MOLLY ANN, DEUX ADOLESCENTES YUPIKS VIVANT PRÈS DU DÉTROIT DE BERING

cela, les chants de cajolage inuit. Mais les entendre dans la bouche d'une femme à l'apparence on ne peut plus moderne me remue. Pour la première fois depuis que je suis en Alaska, j'ai la gorge qui se serre. L'Arctique dans lequel je baigne en esprit depuis des années est là, à portée de voix.

Il est environ midi lorsque nous entamons la descente. En cette saison, l'arc du soleil est si petit, si bref, qu'en avion on a vite fait de le croiser, de le perdre et de le retrouver. Ce jour-là, c'est la deuxième fois que je le vois batailler avec l'horizon. Je finis par me perdre un peu dans le temps. Arrivée sur le tarmac, l'aéroport de Kotzebue n'est qu'une grande baraque. Je me demande ce que je fais là. La salle où l'on attend les bagages est aussi celle de l'enregistrement. Les familles se quittent, se retrouvent, s'embrassent. Peu de tou-

### *Que pense-t-il d'une Blanche qui s'empare de la culture inuite?*

ristes, c'est évident. Les femmes inupiat ont de jolis manteaux fleuris à grande capuche. On attend surtout des caisses, pas beaucoup de valises ou de sacs.

Je sors de l'aéroport à pied. Ici, on s'aperçoit tout de suite que la ville est posée sur une péninsule de terre coincée entre un lagon et la mer prise dans les glaces. Huit rues dans un sens, une grosse dizaine dans l'autre, selon un plan quadrillé. Ça ressemble à l'image que j'en avais, et que je redoutais un peu : des motoneiges, du matériel entassé devant des maisons surélevées, de facture modeste, et un peu partout, du bordel. Mais est-ce la lumière ? Le vent qui fait

se lever des voiles scintillants de neige sèche ? Je trouve ça beau... je trouve ça terriblement beau. Cherchant mon chemin, je sautillerais presque. Tous les numéros des maisons sont camouflés par la neige, quelqu'un finit par m'indiquer la maison où j'ai loué une chambre. Je dois enjamber de gros tas de neige pour atteindre la porte de derrière, dont on m'avait prévenue qu'elle serait ouverte. Je découvre ce qu'est une maison moderne donnant sur un lagon gelé de l'Arctique. Je fonds...

Les propriétaires ne sont pas là, car ils entraînent leurs chiens d'attelage quelque part dans l'arrière-pays pour une course qui aura lieu bientôt. Des sifflets, des lampes frontales et des mouffes en peau de bœuf musqué sont accrochés dans l'entrée, là où, chez nous, on mettrait un parapluie. Raymond, un Inupiat d'une cinquantaine d'années, occupe aussi de temps en temps une chambre de la maison, je le croiserai une fois et mangerai un peu de sa viande de caribou séchée. Il coordonne le programme de bilinguisme de plusieurs écoles, afin que les enfants apprennent l'anglais et l'inupiat. Ici, toutes les familles chassent et pêchent encore pour leur subsistance. Et paradoxalement, si l'on veut perpétuer la tradition, il faut un bon niveau d'éducation, afin de pouvoir se payer une motoneige ou un bateau, un fusil, des munitions, un filet... Tout coûte cher dans l'Arctique.

À propos de tradition, je finis par lui poser la question qui me préoccupe depuis longtemps : que pense-t-il d'une Blanche qui s'empare de la culture inuite traditionnelle pour en faire un roman ? J'ai en tête le péché d'appropriation. « Oh, tu sais, dit-il, moi, ici, je ne connais personne qui écrit des romans. Si tu parles sérieusement du passé, c'est toujours ça qui ne tombera pas dans l'oubli. » À présent, c'est lui qui voudrait

savoir : est-ce vrai qu'au Canada, ses cousins inuits échangent leurs femmes ? Je réponds que oui, c'est ce que les récits rapportent, l'échange d'époux ou le prêt aux voyageurs – du moins par le passé. Raymond paraît contrarié. J'émet l'hypothèse que cela permettait aux groupes les plus isolés de renouveler le sang des familles. « C'est vrai qu'ici, on ne manquait pas de visites », remarque-t-il.

Kotzebue est en effet depuis des siècles un lieu de commerce et de rencontre pour les peuples de la région. En juillet 1881, le naturaliste John Muir, de passage dans la baie, décrit les campements d'indigènes venus vendre des peaux. Eskimos d'Alaska, Tchouktches de Sibérie et quelques rares goélettes apportant des marchandises

de San Francisco. Une fois les opérations de commerce terminées, les indigènes se rassemblaient pour se livrer à des jeux de lutte, de ballon, de danse et d'adresse. Encore aujourd'hui, de telles manifestations subsistent dans tout l'Arctique, où des groupes de différentes régions s'affrontent au saut à genoux, au portage d'hommes (un homme se déplace en en portant quatre), au « touche-la-balle-en-hauteur-avec-un-seul-pied », au tirage d'oreille avec une cordelette... Disputées chaque année depuis 1961 lors des World Eskimo-Indian Olympics, ces disciplines sont issues des jeux de résistance physique auxquels on se livrait dans les campements nomades.

Les danses sont également encore largement pratiquées, par les hommes



DEPUIS 1972, SEULS LES PEUPLES AUTOCHTONES SONT AUTORISÉS À CHASSER L'OURS POLAIRE

comme par les femmes. Vika Owens, qui tient la seule galerie d'art de Kotzebue, exécute avec un réalisme saisissant la danse de l'écureuil – dans une variante sibérienne qu'elle enseigne comme telle aux jeunes. Arrivée de Tchoukotka en Russie il y a vingt-trois ans, elle se souvient de l'époque où, à cause de la guerre froide, tout contact était proscrit entre son peuple et les Inupiats d'ici. Ce n'est que dans les années 1980 que les uns et les autres ont pu reprendre leurs bateaux et se rendre à nouveau visite, renouer les anciennes parentés. Mais des visas, des autorisations sont encore nécessaires, rendant parfois ces échanges difficiles.

Quand on songe aux millénaires durant lesquels ces peuples ont vécu selon leurs propres lois dans des contrées qu'ils étaient les seuls à connaître, on peut trouver étrange, absurde ce genre de turpitudes administratives. Comme on ne peut que déplorer les ravages provoqués par les colonisations russe puis américaine, dont l'objectif a souvent été d'éradiquer les cultures et les langues autochtones. Les taux d'alcoolisme et de suicide encore effroyablement élevés de nos jours sont les conséquences directes de ces politiques de destruction. On a très longtemps méprisé la croyance de ces peuples en des forces invisibles, mais que se passe-t-il aujourd'hui ? La banquise fond et la terre se délite – effet du réchauffement, provoqué par des activités lointaines. En juillet dernier, la température a dépassé les 30 °C à Anchorage – une température équivalente à celle du Texas au même moment. Et selon l'U.S. Environmental Protection Agency, Kotzebue serait la ville la plus toxique des États-Unis. Cela tient à la présence de l'une des plus grandes mines de zinc et de plomb au monde, celle de Red Dog, pourtant située à 130 kilomètres au nord de la ville. Aucune autre

communauté ne se situant entre ces deux endroits, c'est la petite ville qui hérite du calamiteux marqueur de toxicité.

Pourtant, je vais peut-être vous étonner, mais consciente des capacités ancestrales de résistance et d'adaptation de ces populations, je vois quand même des raisons d'espérer. Depuis que je suis arrivée dans cet Alaska dont je ne connaissais rien, je suis frappée par les volontés à l'œuvre pour écrire aujourd'hui une histoire commune. La plupart des objets exposés au musée d'Anchorage ont été rapatriés de la Smithsonian Institution de Washington au début des années 2000 pour être montrés dans leur région d'origine et mis à

### *Je suis convaincue que les peuples autochtones ont une vision sage de la Terre que nous habitons*

disposition des communautés. Il existe des zones de préservation naturelle que les compagnies minières n'ont pas encore réussi à violer, et les corporations indigènes sont une voie ouverte vers la gestion commune des ressources territoriales. Enfin, les communautés autochtones elles-mêmes prennent à nouveau conscience de leur histoire et s'organisent pour faire entendre leur voix. Durant les jours où j'étais à Kotzebue, il s'est tenu au Northwest Arctic Heritage Center un petit colloque sur les noms de lieux inupiats. Une femme d'origine athapascane était là pour apporter son propre éclairage, retracer les migrations qui lient différents peuples entre eux sur le territoire. Grâce à des travaux de généalogie, elle établit des ponts entre les communautés,

afin qu'ils revendiquent la même histoire. À l'échelle régionale, les Inupiat, les Yupik, les Cupik et les Aléoutes renouent avec l'appellation Eskimo. Autrefois considérée comme péjorative – car signifiant « mangeurs de viande crue » en algonquin, la langue de leurs ennemis du Sud –, elle leur permet maintenant de faire valoir une appartenance commune à des cultures ancestrales revendiquant clairement d'autres valeurs que les nôtres. À l'échelle de l'Arctique entier, c'est le Conseil circumpolaire inuit qui affirme une unité entre les peuples de Sibérie, d'Alaska, du Canada et du Groenland.

Ces faits paraîtront dérisoires à certains, qui estimeront que le combat des populations autochtones est perdu d'avance. « C'est David contre Goliath », se dirait-on peut-être. Mais justement : combien de contes, de mythes et de légendes à travers le monde rapportent qu'au moment où un monde vacille, est menacé d'engloutissement, l'humanité est sauvée par une poignée de justes ? Personnellement, je suis convaincue que les peuples autochtones ont une vision sage, mature, de la Terre que nous habitons, des modèles d'existence et de pensée bien plus subtils que notre grosse marche tranquille et suicidaire vers toujours plus de « développement ».

D'où je suis, à Kotzebue, je ne peux pas voir l'avenir, mais je réfléchis autrement. Je peux sentir ce qu'est un monde baigné de ténèbres ou de lumière selon la saison. Ce matin-là, la nuit est encore profonde. Le vent s'est levé, il balaie la neige sur la glace du lagon, devant la maison. C'est étrange, mais ce simple constat pourrait nourrir la journée entière : il y a du vent. Vers midi quand même, tandis que le soleil s'extirpe de sa couche orange à l'horizon, je me décide à sortir pour conjurer un peu cette subjugation que provoque chez moi la simple idée d'être dans l'Arctique. Dehors,

le vent souffle vraiment fort, ça me pique le visage. J'essaie de faire quelques photos, c'est impossible. Alors je marche. Vers la banquise maritime, de l'autre côté de la ville. En chemin, je croise quelques silhouettes et des motoneiges. Les croix d'un cimetière aussi, devant ce qui ressemble à un *diner* – l'écriteau rouge clignote : *Open*.

J'arrive sur la grande rue qui longe la mer. De la glace à perte de vue, comme un champ ouvert sur l'infini. Parce que j'ai passé des années à imaginer la vie qu'on mène sur la banquise, ce paysage me serre la gorge. Le vent se calme un peu, ma poitrine se libère enfin. J'hésite assez longuement, puis je finis par faire quelques pas. Imaginer l'eau sous la glace donne le vertige. Je m'avance quand même, de deux cents mètres peut-être. En tapant du pied sur la glace. Dès qu'elle fait un bruit moins mat, je m'arrête – légèrement tremblante. Au loin, des bois flottés sont prisonniers. Pas moi. Ça remet en question toutes mes réflexions. Une nouvelle fois, c'est plus fort que moi, je me demande : « Qui es-tu pour parler de l'Arctique et des Inuits ? Que connais-tu *vraiment* de ce territoire ? »

Une fois rentrée à la maison, quelques heures plus tard, j'installerai un petit bureau devant la fenêtre. Pour guetter les aurores boréales. J'attendrai. J'attendrai longtemps. À la place des voiles multicolores provoqués par la rencontre de protons solaires avec des atomes d'hélium terrestres, je ne verrai qu'un faible ballet de motoneiges sur le lagon. Cela me suffit, parce que pour moi, la magie du Grand Nord réside avant tout chez ceux qui l'habitent – et je devine que ce premier voyage dans l'Arctique n'est qu'un nouveau seuil à passer. \*

**BÉRENGÈRE COURNUT**  
Née en 1979, elle fait ses débuts en littérature en 2008 avec *L'Écorobaliseur*. Après un séjour au sein des tribus hopis d'Arizona, elle publie en 2017 *Née contente à Oraibi*. L'an passé, elle rafle le prix du roman Fnac pour *De pierre et d'os*, roman initiatique autour du peuple inuit.